Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choisies

Mises En Vers

La Fontaine, J. de Leiden, 1770

Fables Choisies. Livre Sixieme.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1119

FABLES CHOISIES.

LIVRE SIXIEME.



FABLE I.

LE PATRE ET LE LION.

Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.

Une morale nue apporte de l'ennui:

Le conte fait passer le précepte avec lui.

En ces sortes de seintes il faut instruire & plaire;

Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,

Nombre de gens sameux en ce genre ont écrit.

Tous ont sui l'ornement & le trop d'étendue.

On ne voit point chez eux de parole perdue.

Phédre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé.

Esope en moins de mots s'est encore exprimé.

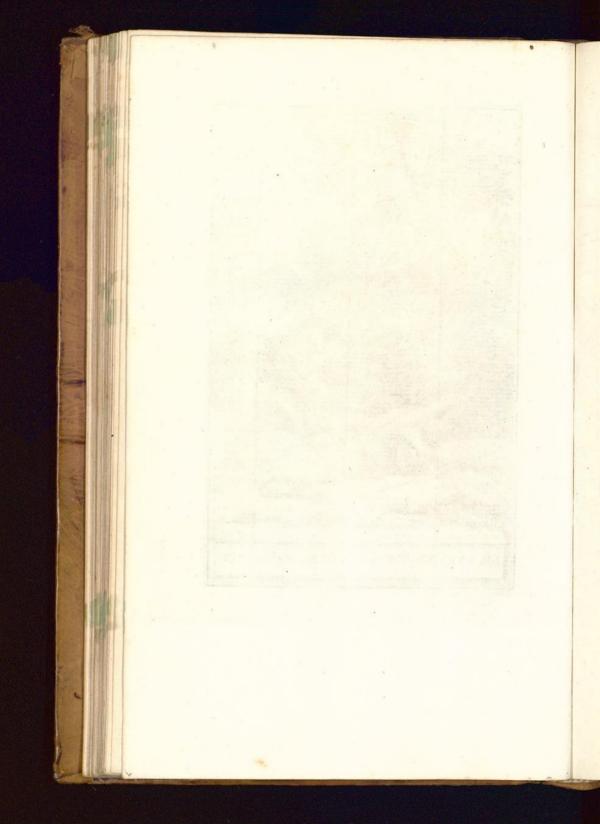
Mais sur tous, certain Grec renchérit & se pique

D'une élégance Laconique.

Il renferme toujours fon conte en quatre vers: Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts,









FABLES CHOISIES. Liv. VI.

35

Voyons-le avec Esope en un sujet semblable. L'un améne un Chasseur, l'autre un Pâtre en sa Fable. J'ai suivi leur projet quant à l'événement, Y cousant en chemin quelque trait seulement. Voici comme, à peu près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte, Voulut à toute sorce attraper le larron. Il s'en va près d'un antre, & tend à l'environ Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.

Avant que partir de ces lieux, Si tu fais, difoit-il, ô Monarque des Dieux, Que le drôle à ces lacs fe prenne en ma préfence,

Et que je goûte ce plaisir, Parmi vingt veaux je veux choisir Le plus gras, & t'en faire offrande.

A ces mots sort de l'antre un Lion grand & sort. Le Pâtre se tapit, & dit à demi mort; Que l'homme ne sçait guère, helas! ce qu'il demande! Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau, Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte, O Monarque des Dieux, je t'ai promis un veau; Je te promets un bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur : Passons à son imitateur.

E 2

FABLE II.

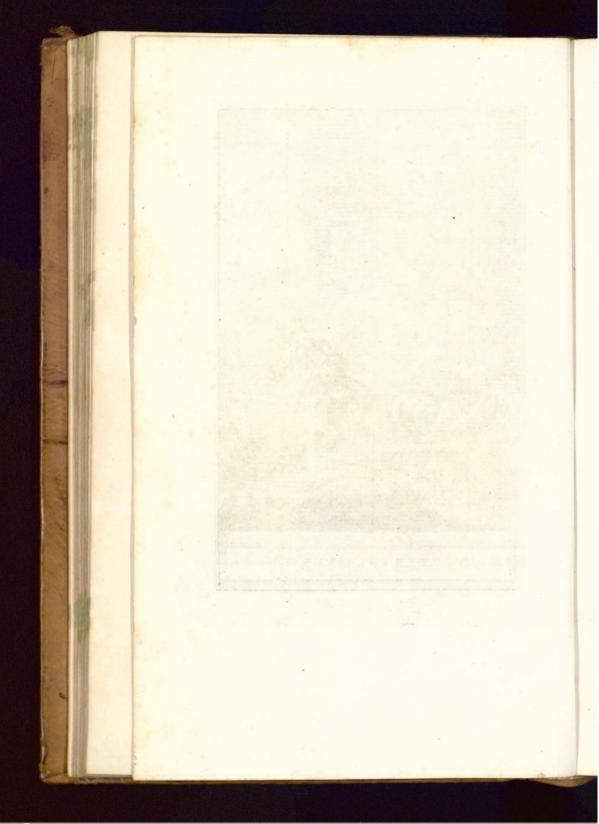
LE LION ET LE CHASSEUR.

Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il foupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit: c'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; & je suis en repos,
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le Lion sort, & vient d'un pas agile.
Le fansaron aussitôt d'esquiver.
O Jupiter, montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse fauver.

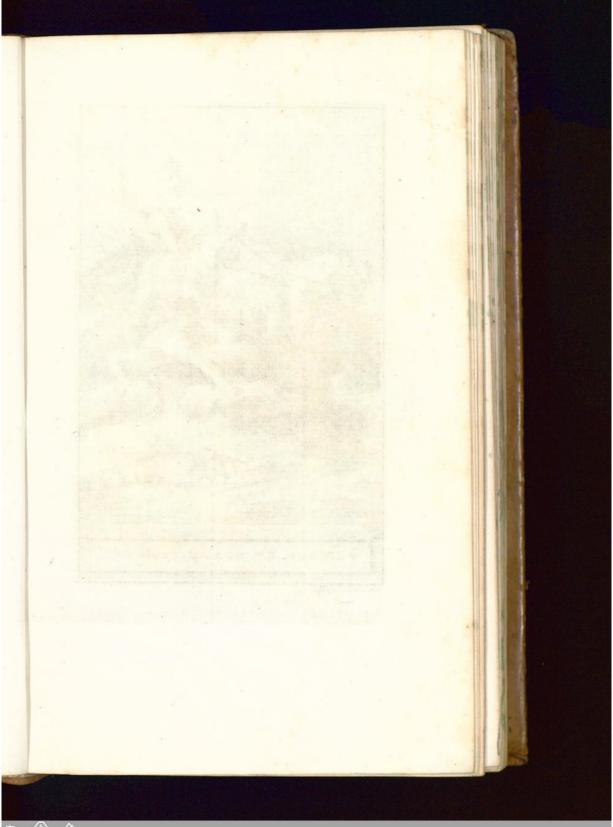
La vraie épreuve de courage N'est que dans le danger que l'on touche du doigt: Telle cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage, S'ensuit aussi-tôt qu'il le voit.



Vinkeles, del. et feulps. 1769.













FABLE III.

PHOEBUS ET BORE'E.

Porée & le Soleil virent un Voyageur,
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne,
Quand la précaution aux Voyageurs est bonne:
Il pleut; le Soleil luit; & l'écharpe d'Iris

Rend ceux qui fortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu.
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvû
A tous les accidens; mais il n'a pas prévû

Que je sçaurai sousser de sorte, Qu'il n'est bouton qui tienne: il saudra, si je veux, Que le manteau s'en aille au diable.

L'ébattement pourroit nous en être agréable: Vous plaît-il de l'avoir? Et bien gageons nous deux (Dit Phœbus) fans tant de paroles,

A qui plustôt aura dégarni les épaules

Du Cavalier que nous voyons. Commencez: je vous laisse obscurcir mes rayons.

Il n'en falut pas plus. Notre fouffleur à gage Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un balon, Fait un vacarme de démon,

Siffle, fousse, tempête, & brise en son passage
Maint toît qui n'en peut mais, sait périr maint bateau;
Le tout au sujet d'un manteau.

Le Cavalier eut foin d'empêcher que l'orage Ne se pût engoussirer dedans.

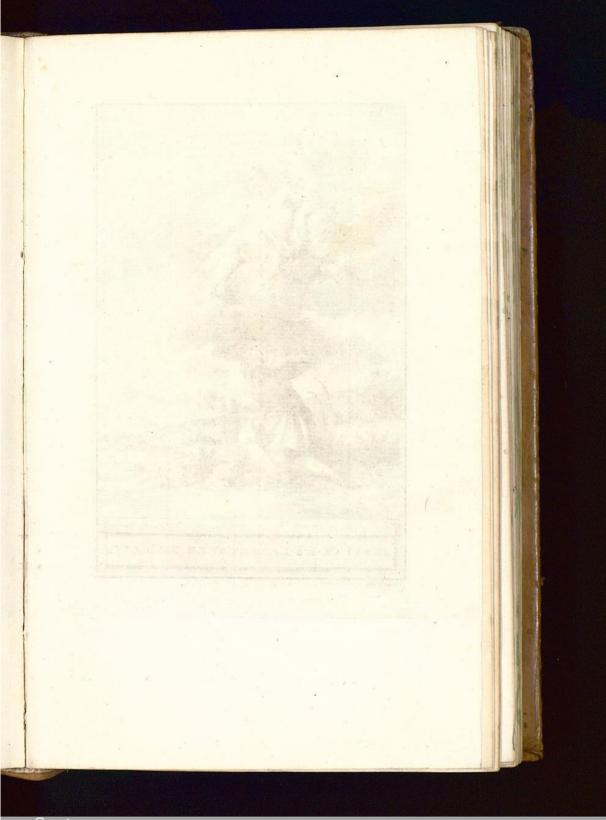
Cela le préserva: le Vent perdit son temps: Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit serme: Il eut beau faire agir le colet & les plis.

> Si-tôt qu'il fut au bout du terme Qu'à la gageure on avoit mis, Le Soleil dissipe la nue,

Récrée, & puis pénétre enfin le Cavalier, Sous fon balandras fait qu'il fue, Le contraint de s'en dépouiller. Encor n'ufa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence









FABLE IV.

JUPITER ET LE ME'TAYER.

upiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce; & gens se présenterent,

Firent des offres, écouterent: Ce ne fut pas fans bien tourner. L'un alléguoit que l'heritage

Etoit frayant & rude; & l'autre un autre si. Pendant qu'ils marchandoient ainsi,

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus fage, Promit d'en rendre tant, pourvû que Jupiter

Le faissat disposer de l'air, Lui donnât saison à sa guise,

Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,

Enfin du sec & du mouillé, Aussi-tôt qu'il auroit baillé.

Jupiter y confent. Contrat passé: notre homme Tranche du Roi des airs, pleut, vente; & fait en somme Un climat pour lui seul: ses plus proches voisins Ne s'en sentoient non plus que les Amériquains. Ce sut leur avantage: ils eurent bonne année,

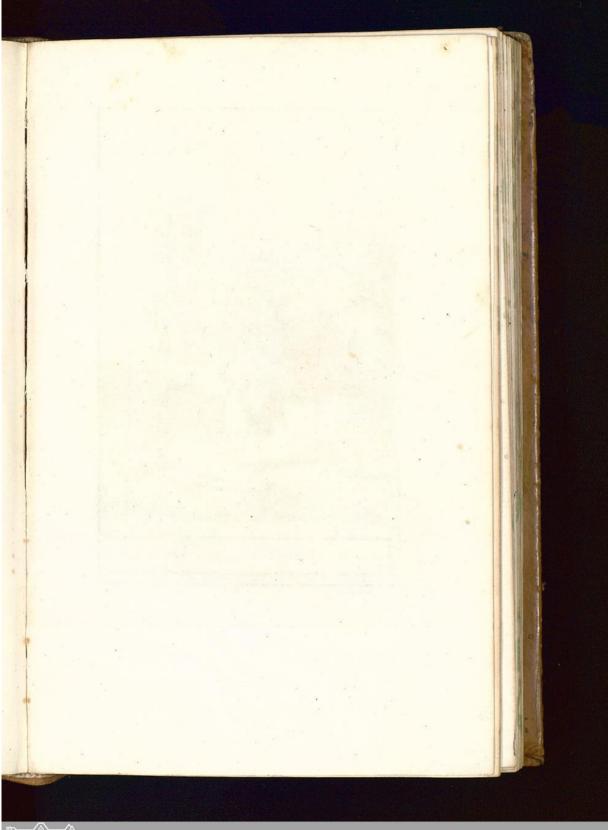
Pleine moisson, pleine vinée.

40 FABLES

Monsieur le Receveur sut très-mal partagé,
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des Cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux.
Celui de ses voisins fructisse & rapporte.
Que fait-il? Il recourt au Monarque des Dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un Maître sort doux.

Coucluons que la Providence Sçait ce qu'il nous faut mieux que nous.









Winkeles , del et feulp 1769.

FABLE V.

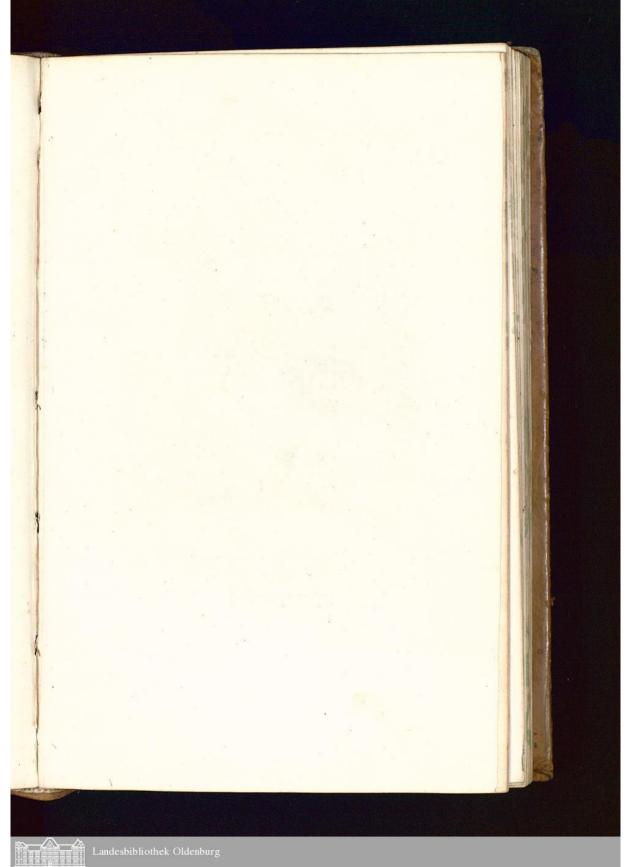
LE COCHET, LE CHAT ET LE SOURICEAU.

n Souriceau tout jeune, & qui n'avoit rien vû, Fut presque pris au dépourvû. Voici comme il conta l'aventure à fa mere.

J'avois franchi les Monts qui bornent cet Etat. Et trottois comme un jeune Rat Qui cherche à se donner carrière; Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux, L'un doux, benin & gracieux; Et l'autre turbulent & plein d'inquiétude. Il a la voix perçante & rude; Sur la tête un morceau de chair; Une forte de bras dont il s'éleve en l'air, Comme pour prendre sa volée; La queue en panache étalée. Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau Fit à fa mere le tableau, Comme d'un Animal venu de l'Amérique. Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras.

Faifant tel bruit & tel fracas, Que moi, qui grace aux Dieux, de courage me pique, En ai pris la fuite de peur. Le maudissant de très-bon cœur. Sans lui j'anrois fait connoissance Avec cet animal qui m'a femblé fi doux. Il est velouté comme nous, Marqueté, longue queue, une humble contenance; Un modeste regard, & pourtant l'œil luisant. Te le crois fort sympatisant Avec Messieurs les Rats: car il a des oreilles En figure aux nôtres pareilles. Je l'allois aborder, quand, d'un fon plein d'éclat. L'autre m'a fait prendre la fuite. Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat, Qui, fous fon minois hypocrite, Contre toute ta parenté D'un malin vouloir est porté. L'autre animal, tout au contraire. Bien éloigné de nous mal faire, Servira quelque jour peut-être à nos repas. Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine, Garde-toi, tant que tu vivras, De juger des gens fur la mine.







Winkeles del et jeulp. 1.69.

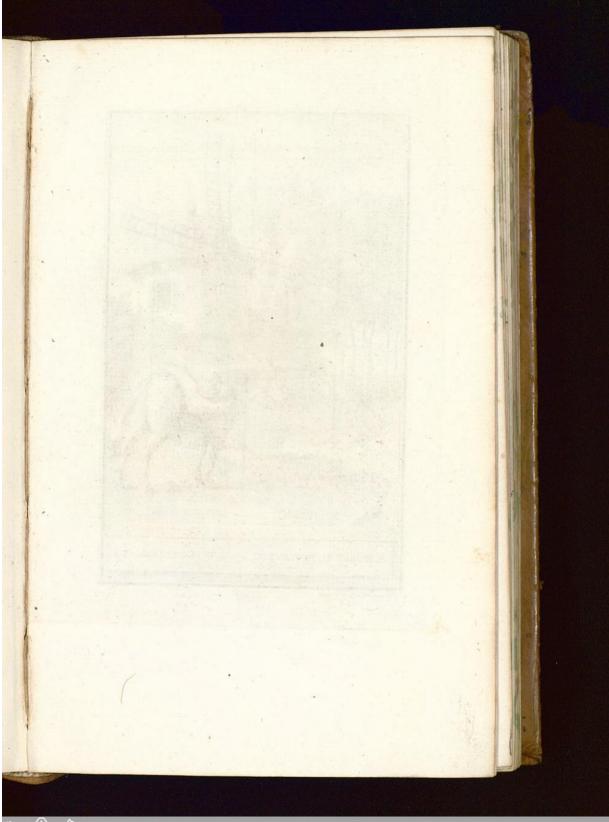
FABLE VI.

LE RENARD, LE SINGE ET LES ANIMAUX.

ges Animaux, au décès d'un Lion, En fon vivant, Prince de la contrée, Pour faire un Roi s'assemblerent, dit-on. De son étui la couronne est tirée. Dans une chartre un Dragon la gardoit. Il se trouva que sur tous essayée, A pas un d'eux elle ne convenoit. Plusieurs avoient la tête trop menue, Aucuns trop grosse, aucuns même cornue. Le Singe aussi sit l'épreuve en riant; Et, par plaisir, la thiare essayant, Il fit autour force grimaceries; Tours de souplesse, & mille singeries, Passa dedans ainsi qu'en un cerceau. Aux Animaux cela fembla fi beau, Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage. Le Renard feul regretta fon fuffrage, Sans toutefois montrer fon fentiment. Quand il eut fait son petit compliment, F 2

Il dit au Roi: je sçai, Sire, une cache; Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache. Or tout trésor, par droit de royauté, Appartient, Sire, à votre majesté. Le nouveau Roi bâille après la finance: Lui-même y court pour n'être pas trompé. C'étoit un piége: il y sut attrapé. Le Renard dit, au nom de l'affistance, Prétendrois-tu nous gouverner encor, Ne sçachant pas te conduire toi-même? Il sut démis; & l'on tomba d'accord Qu'à peu de gens convient le diadême.











FABLE VII.

LE MULET SE VANTANT DE SA GENEALOGIE.

Et ne parloit incessamment
Que de sa mere la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.

Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'histoire,
Il eût erû s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin.
Son pere l'Ane alors lui revint en mémoire.

Quand le malheur ne seroit bon Qu'à mettre un fot à la raison, Toujours seroit-ce à juste cause, Qu'on le dit bon à quelque chose.



FABLE VIII.

LE VIEILLARD ET L'ANE.

Un Vieillard sur son Ane aperçut en passant Un pré plein d'herbe & sleurissant. Il y lâche sa bête; & le Grison se rue

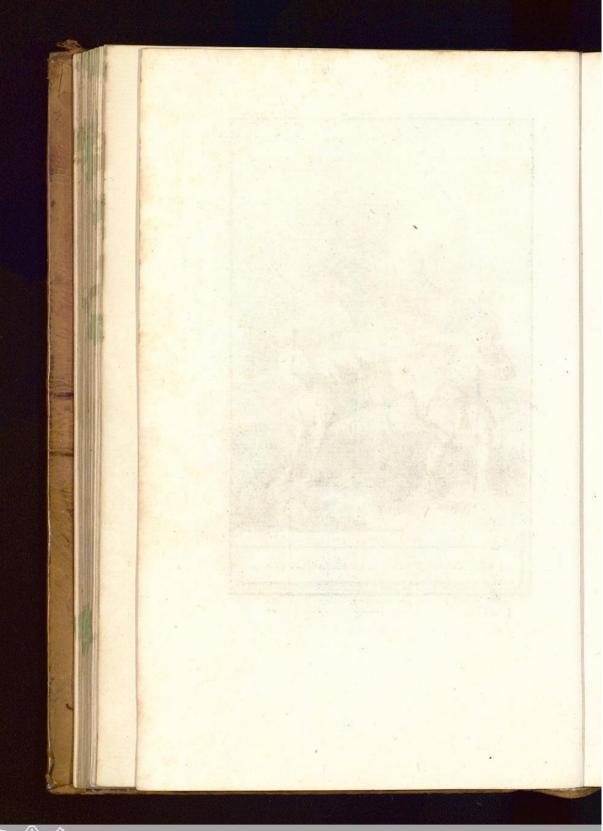
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant, grattant & frottant,
Gambadant, chantant & broutant,
Et faifant mainte place nette.
L'ennemi vient fur l'entrefaite.
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard;

Me fera - t - on porter double bât, double charge? Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large. Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je fois?

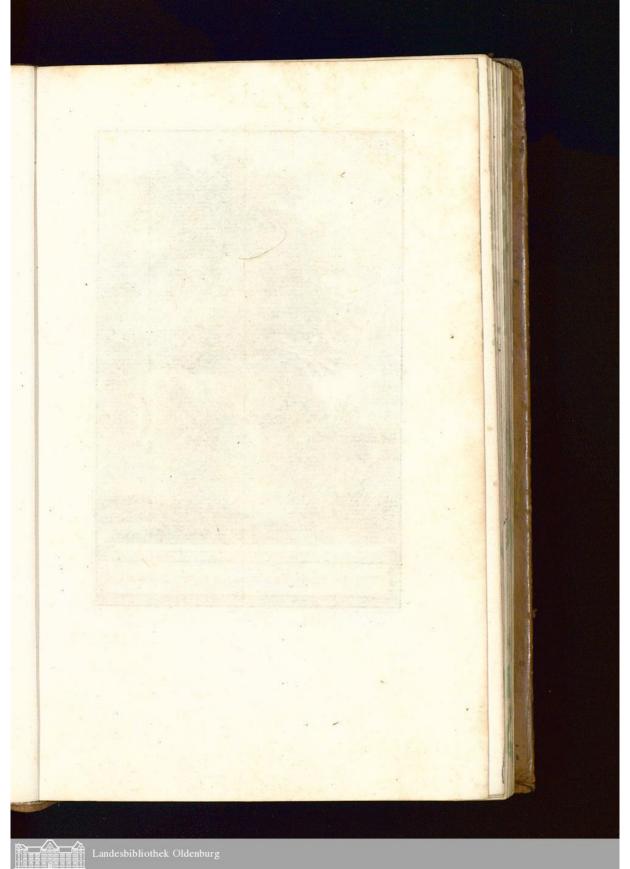
Sauvez-vous, & me laissez paître. Notre ennemi, c'est notre maître: Je vous le dis en bon François.













FABLE IX.

LE CERF SE VOYANT DANS L'EAU

Un Cerf se mirant autresois,
Louoit la beauté de son bois;
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de sus les eaux.

Dont il voyoit l'objet se perdre dans les eaux.

Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur:

Des taillis les plus hauts, mon front atteint le faîte: Mes pieds ne me font point d'honneur,

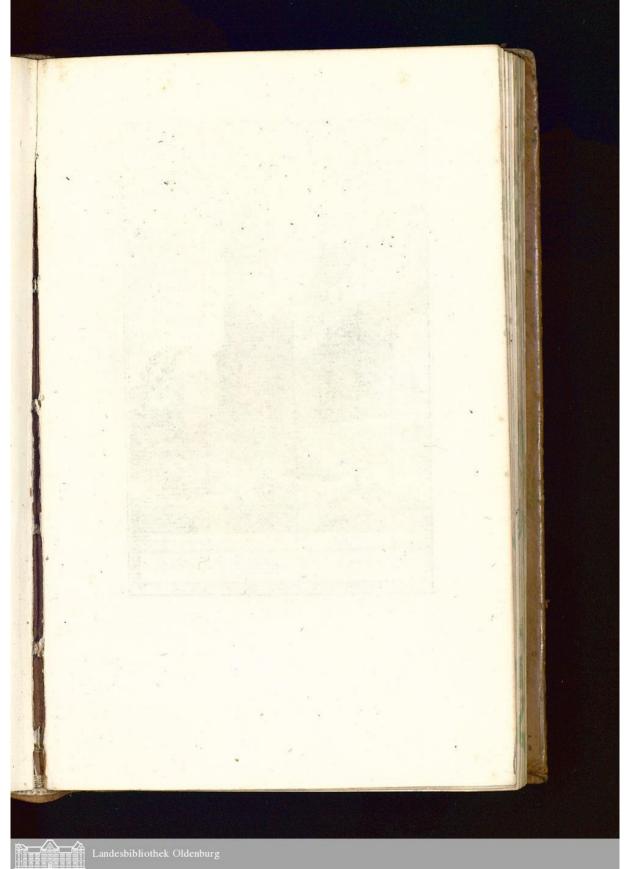
Tout en parlant de la forte,
Un Limier le fait partir:
Il tâche à se garantir,
Dans les Forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent;

48 FABLES

Il fe dédit alors, & maudit les présens, Que le Ciel lui fait tout les ans.

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile; Et le beau souvent nous détruit. Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile: Il estime un bois qui lui nuit.







FABLE X.

LE LIEVRE ET LA TORTUE.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point. Le Lièvre & la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point Si-tôt que moi ce but. Si-tôt? êtcs-vous fage? Repartit l'animal léger.

Ma commere, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait, & de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Sçavoir quoi, ce n'est pas l'affaire;
Ni de quel Juge l'on convint.

Notre Liévre n'avoit que quatre pas à faire, J'entens de ceux qu'il fait, lorsque prêt d'être atteint, Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes, Et leur fait arpenter les Landes.

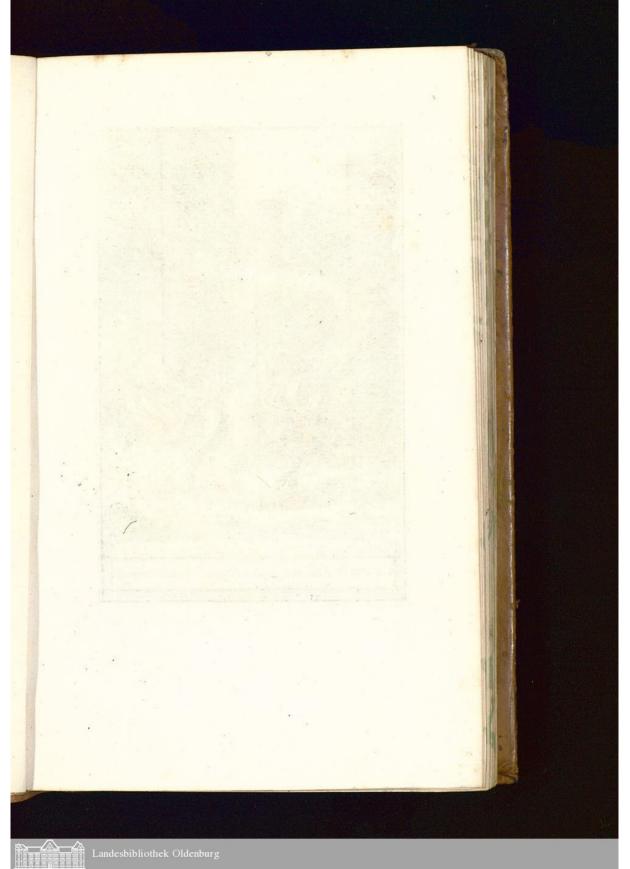
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter, Pour dormir, & pour écouter

FABLES

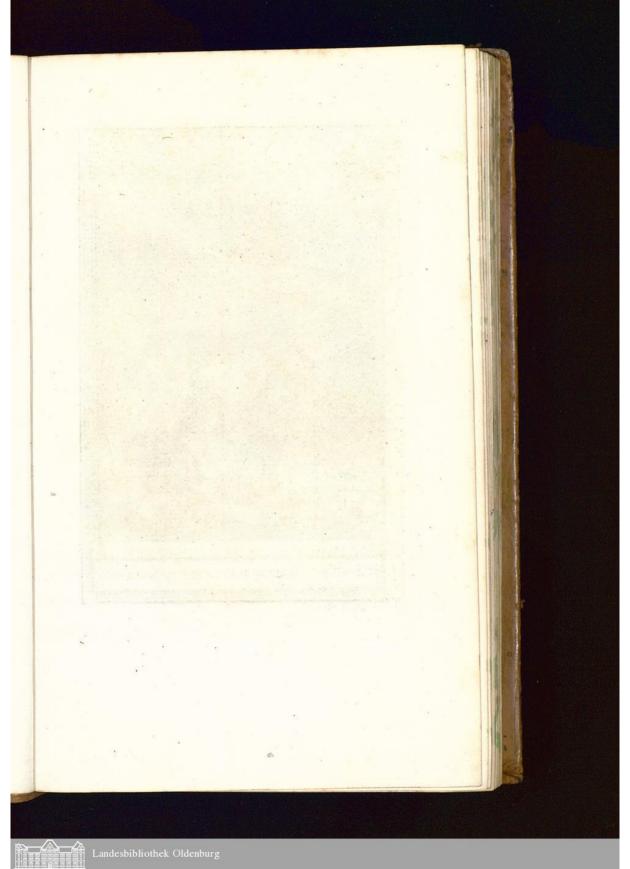
50

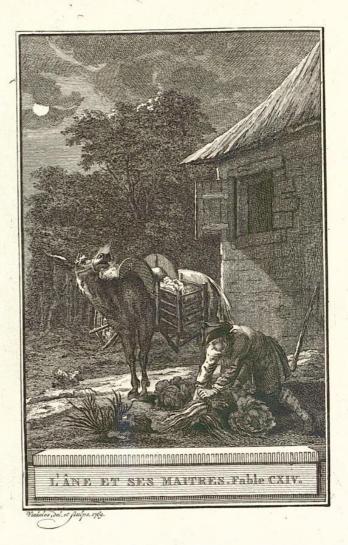
D'où vient le vent, il laisse la Tortue Aller fon train de Sénateur. Elle part, elle s'évertue, Elle se hâte avec lenteur. Lui cependant méprise une telle victoire, Tient la gageure à peu de gloire, Croit qu'il y va de fon honneur De partir tard. Il broute, il se repose, Il s'amufe à toute autre chose Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit Que l'autre touchoit presque au bout de la carriere Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit Furent vains: la Tortue arriva la premiére. Hé bien, lui cria-t-elle, avois-je pas raison? Dequoi vous fert votre vîtesse? Moi l'emporter! Et que seroit-ce Si vous portiez une maison?











FABLE XL

L'ANE ET SES MAITRES.

De ce qu'on le faisoit lever devant l'Aurore.

Les Coqs, lui disoit - il, ont beau chanter matin,

Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi? pour porter des herbes au marché. Belle nécessité d'interrompre mon somme!

Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître; & l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, & leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur:

Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en fouvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine, ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;

Et sur l'état d'un Charbonnier

Il sut couché tout le dernier.

Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colere,

G 2

FABLES

52

Ce Baudet - ci m'occupe autant Que cent Monarques pourroient faire. Croit - il être le feul qui ne foit pas content? N'ai - je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison: tous gens sont ainsi faits:

Notre condition jamais ne nous contente:

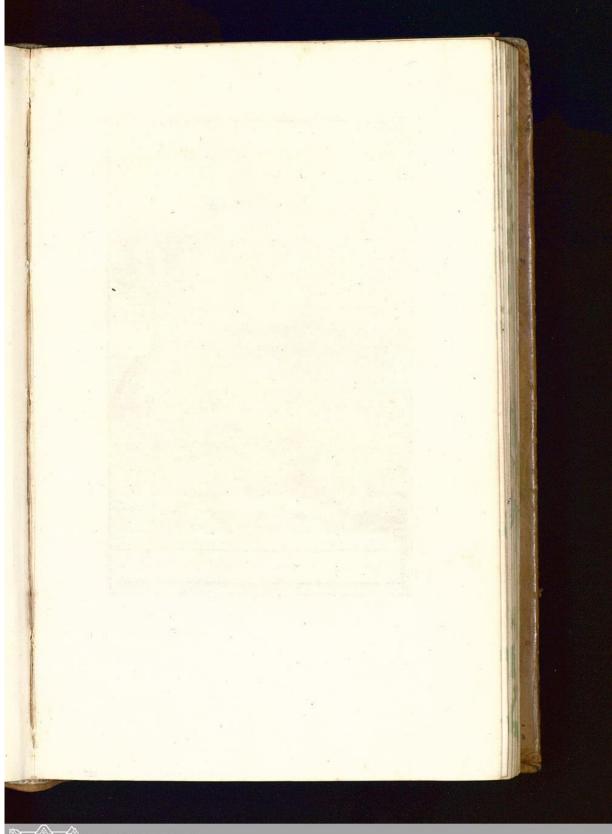
La pire est toujours la présente.

Nous fatiguons le Ciel à force de placets.

Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,

Nous lui romprons encor la tête.









FABLE XII.

LE SOLEIL ET LES GRENOUILLES.

Aux nôces d'un Tyran tout le peuple en liesse Noyoit son souci dans les pots. Esope seul trouvoit que les gens étoient sots De témoigner tant d'allegresse. Le Soleil, disoit-il, eut dessein autresois De songer à l'Hyménée.

Aussi - tôt on ouit, d'une commune voix, Se plaindre de leur destinée

Les Citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfans?
Dirent-elles au Sort, un feul Soleil à peine
Se peut fouffrir: une demi-douzaine

Mettra la mer à sec & tous ses habitans. Adieu joncs & marais: notre race est détruite:

Bientôt on la verra réduite A l'eau du Styx. Pour un pauvre animal, Grenouilles, à mon fens, ne raisonnoient pas mal.



FABLE XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Charitable autant que peu fage, Un jour d'hyver se promenant A l'entour de son héritage,

Aperçut un Serpent sur la neige étendu, Transi, gelé, perclus, immobile rendu,

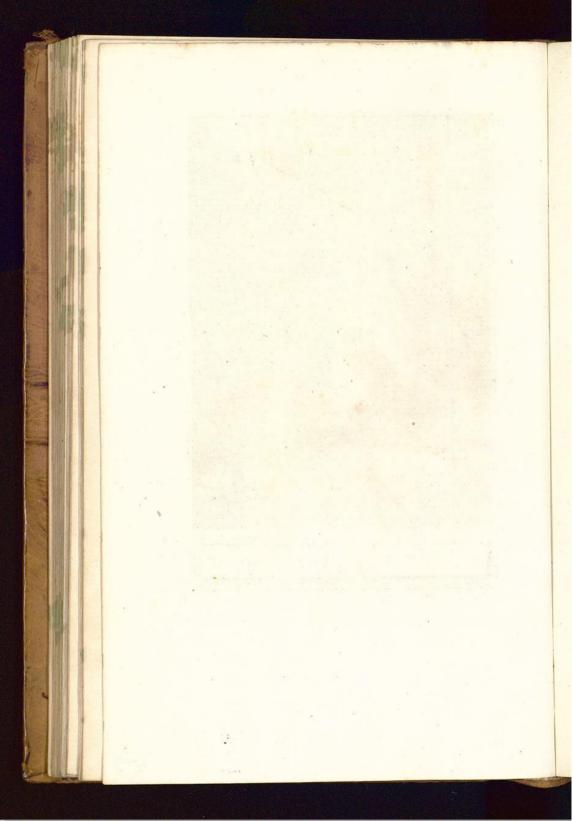
N'ayant pas à vivre un quart d'heure. Le Villageois le prend, l'emporte en fa demeure; Et fans considérer quel fera le lover

> D'une action de ce mérite, Il l'étend le long du foyer, Le réchauffe, le ressurcite.

L'animal engourdi sent à peine le chaud, Que l'ame lui revient avecque la colere. Il léve un peu la tête, & puis sisse aussi - tôt, Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut Contre son biensaiteur, son sauveur & son pere. Ingrat, dit le Manant, voilà donc mon salaire? Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux, Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,









Il fait trois Serpens de deux coups, Un tronçon, la queue, & la tête. L'Insecte, sautillant, cherche à se réunir, Mais il ne put y parvenir.

> Il est bon d'être charitable: Mais envers qui, c'est là le point. Quant aux ingrats, il n'en est point Qui ne meure enfin misérable.



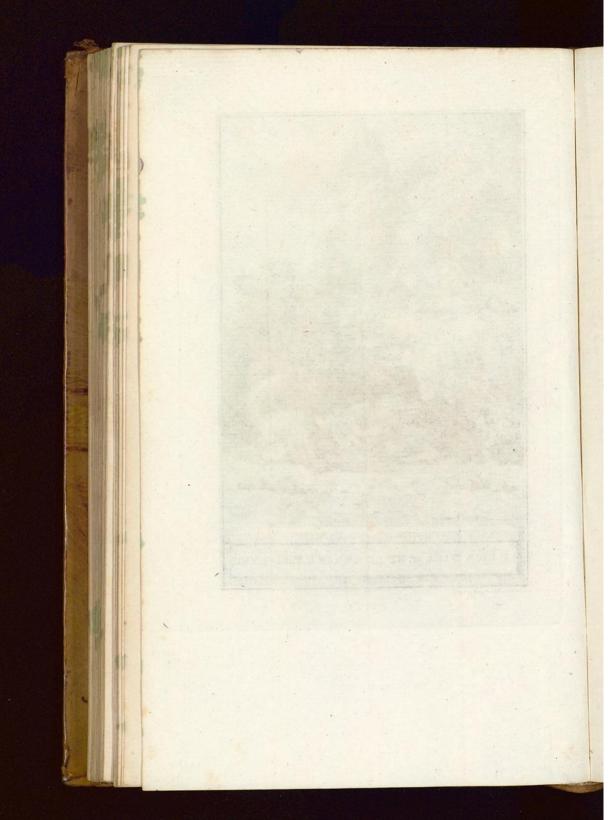
FABLE XIV.

LE LION MALADE, ET LE RENARD.

De par le Roi des animaux, Qui dans son antre étoit malade, Fut fait sçavoir à ses vassaux Que chaque espece, en ambassade, Envoyât gens le visiter, Sous promesse de bien traiter Les Députés, eux & leur suite; Foi de Lion très-bien écrite: Bon passe-port contre la dent, Contre la griffe tout autant. L'édit du Prince s'exécute : De chaque espece on lui députe. Les Renards gardans la maison, Un d'eux en dit cette raison. Les pas empreints sur la poussière, Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour, Tous, fans exception, regardent sa taniére; Pas un ne marque de retour. Cela nous met en méfiance. Que sa Majesté nous dispense.









Grand-merci de son passe-port.

Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.



FABLE XV.

L'OISELEUR, L'AUTOUR ET L'A-LOUETTE.

Jes injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un Manant au miroir prenoit des Oisillons: Le fantôme brillant attire une Alouette. Aussi-tôt un Autour planant sur les sillons,

Descend des airs, sond & se jette Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau. Elle avoit évité la perside machine, Lorsque se rencontrant sous la main de l'Oiseau,

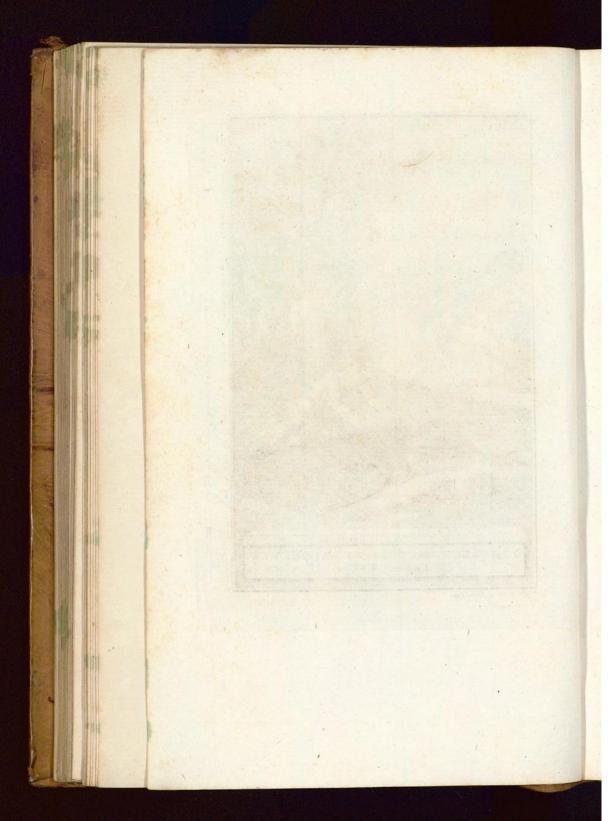
Elle sent son ongle maligne.

Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rêts demeure enveloppé.

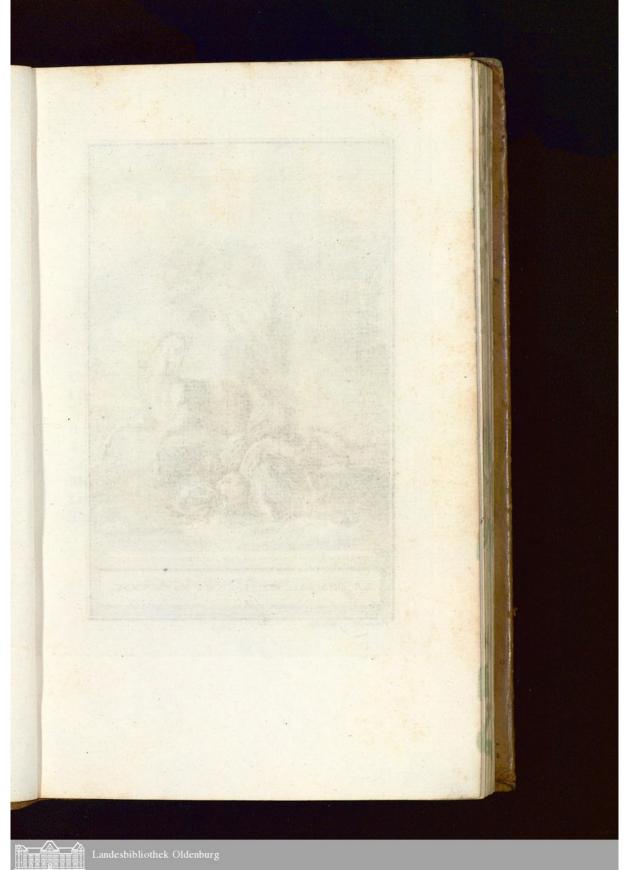
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage:
Je ne t'ai jamais fait de mal.

L'Oiseleur repartit: ce petit animal T'en avoit-il fait davantage?













FABLE XVI.

LE CHEVAL ET L'ANE.

In ce monde il fe faut l'un l'autre fecourir. Si ton voisin vient à mourir, C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que fon fimple harnois,
Et le pauvre Baudet fi chargé qu'il fuccombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu:
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville.
La priere, dit-il, n'en est pas incivile:
Moitié de ce fardeau ne vous fera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture,
Et la peau par dessus encor.



H 2

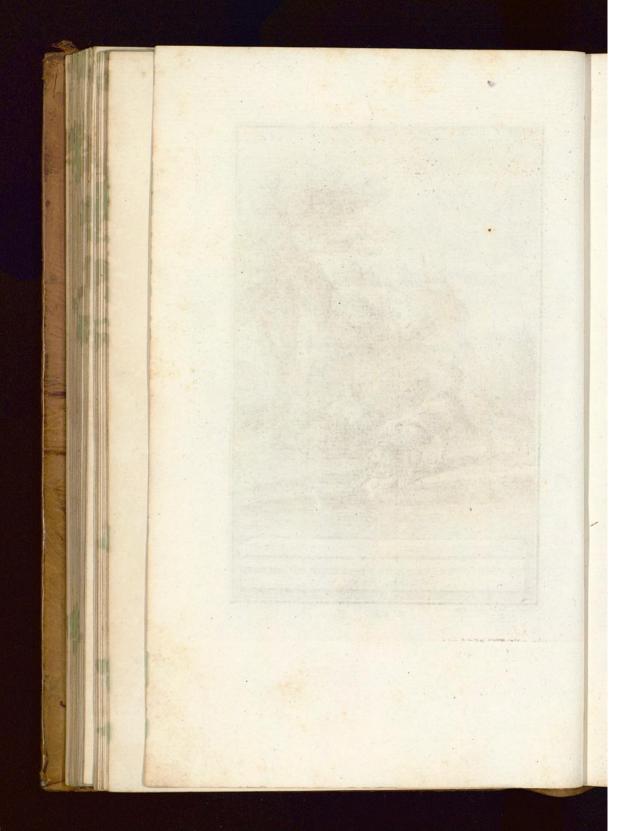
FABLE XVII.

LE CHIEN QUI LACHE SA PROIE POUR L'OMBRE.

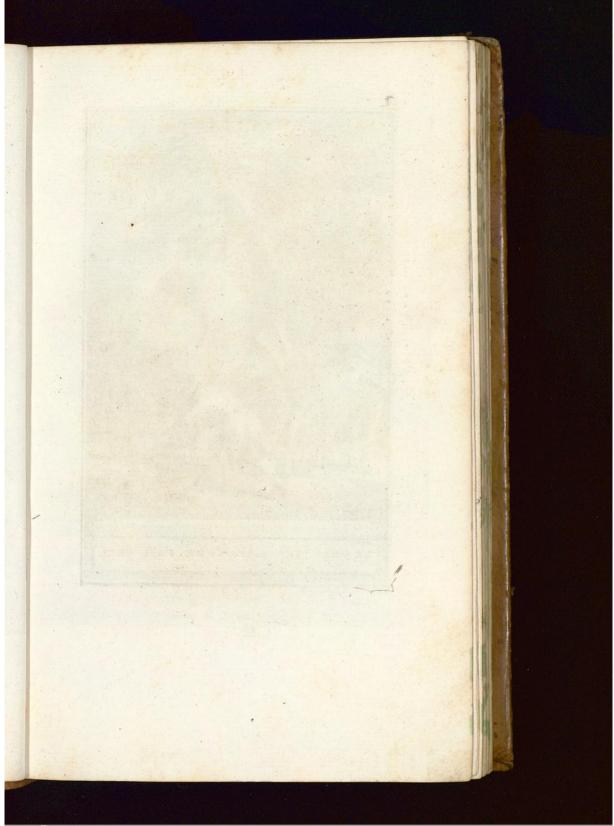
hacun se trompe ici bas: On voit courir après l'ombre Tant de fous, qu'on n'en sçait pas, La plûpart du temps, le nombre. Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer. Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée, La quitta pour l'image, & pensa se noyer: La riviere devint tout d'un coup agitée, A toute peine il regagna les bords; Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.



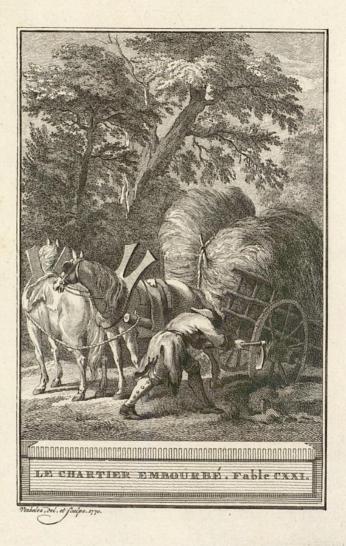












FABLE XVIII.

LE CHARTIER EMBOURBE'.

Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin De tout humain secours. C'étoit à la campagne, Près d'un certain canton de la basse Bretagne, Appellé Quimper-corentin.

On sçait assez que le destin

Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage:

Dieu nous préserve du voyage.

Pour venir au Chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste & jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célébres dans le monde.
Hercule, lui dit-il, aide-moi: si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant saite, il entend dans la nue
H 3

62 FABLES

Une voix qui lui parle ainsi:

Hercule veut qu'on se remue,

Puis il aide les gens. Regarde d'où provient

L'achopement qui te retient:

Ote d'autour de chaque roue

Ce malheureux mortier, cette maudite boue,

Qui jusqu'à l'essieu les enduit.

Prends ton pic & me romps ce caillou qui te nuit.

Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.

Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton souet.

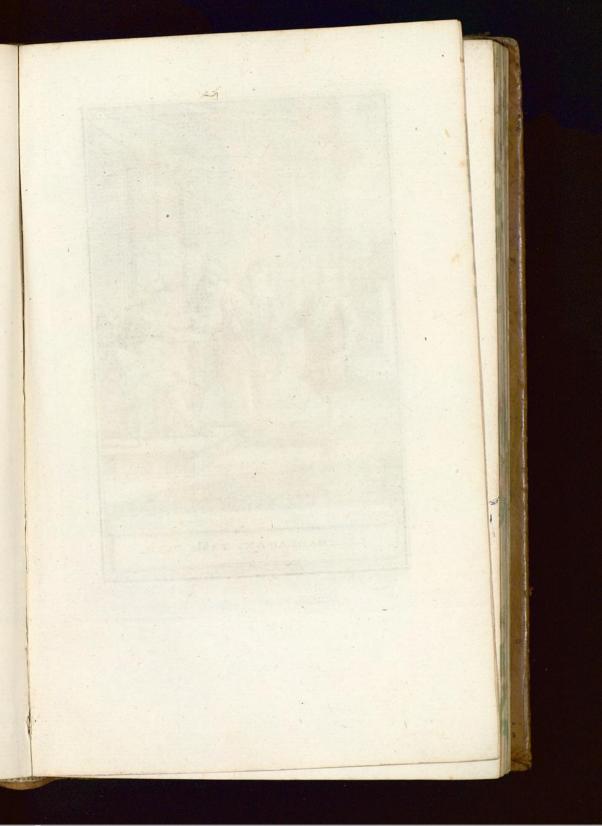
Jel'ai pris. Qu'est-ceci? mon char marche à souhait!

Hercule en soit loué. Lors la voix: tu vois comme

Tes chevaux aisément se son tirés de là.

Aide-toi, le Ciel t'aidera.











FABLE XIX.

LE CHARLATAN.

de monde n'a jamais manqué de Charlatans. Cette science, de tout temps, Fut en Professeurs très-fertile. Tantôt l'un en théâtre affronte l'Acheron; Et l'autre affiche par la ville Qu'il est un Passe-Ciceron. Un des derniers se vantoit d'être, En éloquence, si grand maître, Qu'il rendroit disert un badaud, Un manant, un rustre, un lourdaud. Oui, Messieurs, un lourdaut, un animal, un âne: Oue l'on m'amene un âne, un âne renforcé, Je le rendrai maître passé; Et veux qu'il porte la foutane. Le Prince scut la chose : il manda le Rhéteur. l'ai, dit-il, en mon écurie, Un fort beau roussin d'Arcadie, J'en voudrois faire un Orateur.

Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.

On lui donna certaine fomme.

Il devoit, au bout de dix ans, Mettre son âne sur les bancs: Sinon, il consentoit d'être, en place publique, Guindé la hart au col, étranglé court & net,

> Ayant au dos sa Rhétorique, Et les oreilles d'un baudet.

Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence Il vouloit l'aller voir; & que, pour un pendu, Il auroit bonne grace & beaucoup de prestance: Sur tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance Un discours où son art sût au long étendu; Un discours pathétique, & dont le formulaire

Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le Roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

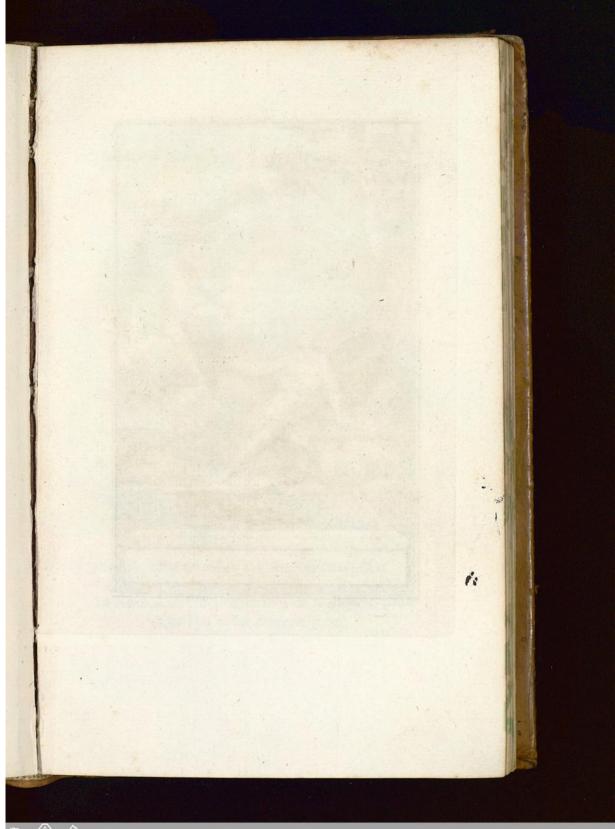
Il avoit raison. C'est solie

De compter sur dix ans de vie.

Soyons bien buvans, bien mangeans,

Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.









FABLE XX.

LA DISCORDE.

La Déesse Discorde ayant brouillé les Dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme,
On la fit déloger des Cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme,
On la reçut à bras ouverts,
Elle, & Que-si-que-non, son frere,
Avecque Tien-&-mien, son pere.
Elle nous sit l'honneur, en ce bas Univers,
De préférer notre Hémisphere,
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés

Gens grossiers, peu civilisés, Et qui, se mariant sans Prêtre & sans Notaire,

De la Discorde n'ont que faire. Pour la faire trouver aux lieux où le besoin Demandoit qu'elle sût présente,

La Renommée avoit le foin

De l'avertir; & l'autre diligente, Couroit vîte aux débats, & prévenoit la paix; Faisoit, d'une éteincelle, un feu long à s'éteindre. La Renommée enfin commença de se plaindre,

Que l'on ne lui trouvoit jamais

FABLES

66

De Demeure fixe & certaine.

Bien fouvent l'on perdoit, à la chercher, fa peine.

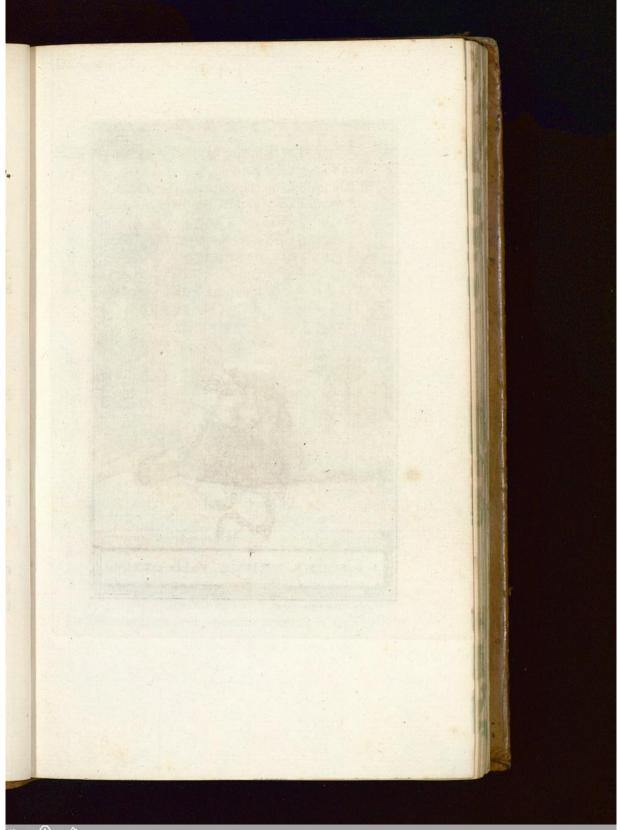
Il falloit donc qu'elle eût un féjour affecté,

Un féjour d'où l'on pût, en toutes les familles,

L'envoyer à jour arrêté.

Comme il n'étoit alors aucun Couvent de Filles,
On y trouva difficulté.
L'Auberge enfin de l'Hymenée
Lui fut pour maison assignée.











FABLE XXI.

LA JEUNE VEUVE.

On fait beaucoup de bruit, & puis on se console, Sur les aîles du temps la tristesse s'envole;

Le temps ramene les plaisirs. Entre la Veuve d'une année, Et la Veuve d'une journée,

La différence est grande. On ne croiroit jamais Que ce sût la même personne.

L'une fait fuir les gens, & l'autre a mille attraits; Aux foupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne; C'est toujours même note, & pareil entretien;

On dit qu'on est inconsolable; On le dit, mais il n'en-est rien, Comme on verra par cette Fable, Ou plustôt par la vérité.

L'Epoux d'une jeune Beauté Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa semme Lui crioit: attens-moi, je te suis: & mon ame, Aussi-bien que la tienne, est prête à s'envoler.

Le mari fait seul le voyage. La Belle avoit un pere, homme prudent & sage; Il laissa le torrent couler. A la fin, pour la consoler,

Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes: Qu'a besoin le désunt que vous noyiez vos charmes? Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.

Je ne dis pas que tout à l'heure Une condition meilleure,

Change en des nôces ces transports:

Mais après certain temps, fouffrez qu'on vous propose Un Epoux beau, bien fait, jeune, & tout autre chose

Que le défunt. Ah! dit-elle aussi-tôt,

Un cloître est l'Epoux qu'il me faut.

Le pere lui laissa digérer sa disgrace.

Un mois de la forte se passe.

L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure:

Le deuil enfin sert de parure, En attendant d'autres atours.

Toute la bande des Amours

Revient au colombier: les jeux, les ris, la danse,

Ont aussi leur tour à la fin. On se plonge soir & matin

Dans la fontaine de Jouvence.

Le pere ne craint plus ce défunt tant chéri: Mais comme il ne parloit de rien à notre Belle;

> Où donc est le jeune mari Que vous m'avez promis? dit-elle.

EPILOGUE.

Dornons ici cette carriere:
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuifer une matiere,
On n'en doit prendre que la fleur.
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces & d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de fujets:
Il faut contenter fon envie:
as à Pfyché. Damon, vous m'exhorte

Retournons à Pfyché. Damon, vous m'exhortez A peindre ses malheurs & ses félicités.

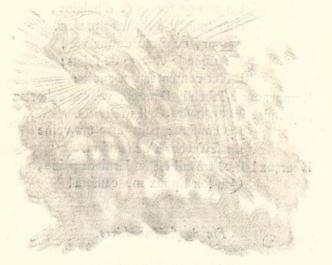
J'y consens: peut-être ma veine En sa faveur s'échauffera.

Heureux! si ce travail est la derniere peine, Que son Epoux me causera!

Fin du sixième Livre.

THOUSERS.

FORE OUNT STEM



CHELLUNAC & VAN DAMME